

Jean-Michel Fortis

Chafe et Talmy : deux approches de la linéarisation à l'époque de la sémantique générative

Introduction

Bien qu'il n'ait pas démerité, le genre des vies parallèles est malheureusement tombée en désuétude. Je me propose ici de le ranimer, en souhaitant que l'histoire y trouve son compte.

- 5 Les deux linguistes américains dont je vais présenter les débuts (au tournant des années 1960–70), Wallace Chafe et Leonard Talmy, ont été choisis parce que, placés dans un environnement intellectuel commun et confrontés à des phénomènes similaires, ils ont élaboré des théories apparentées mais néanmoins distinctes et progressivement de plus en plus divergentes. On verra en
- 10 particulier comment, pour analyser des données aussi différentes que celles provenant de langues polysynthétiques et de l'anglais, ils ont adopté des positions proches de celles de la sémantique générative, mais avec une conception différente des structures profondes et de la relation entre le plan sémantique et les processus de linéarisation.
- 15 Il faudra s'interroger sur les raisons qui leur ont fait adopter une forme particulière de générativisme, et qui peuvent expliquer aussi leurs divergences. Mon objectif sera d'examiner deux approches de la génération et de la linéarisation, approches concurrentes mais issues d'un milieu théorique partagé. De plus, comme Chafe et Talmy ont tous deux joué un rôle dans l'émergence de la
- 20 linguistique cognitive, un bénéfice corollaire de la discussion sera, espérons-le, de servir à une archéologie de la linguistique cognitive.

1. Wallace Chafe

Né en 1927, Chafe est formé à l'époque du structuralisme anté-chomskyen, à une période où Bloomfield est encore la référence majeure. Comme tant d'autres linguistes américains, il se tourne vers les langues indiennes, entamant sa
5 carrière de chercheur par l'étude du seneca, une langue iroquoienne, à l'instigation de Floyd Lounsbury.¹ Ses premiers séjours en territoire seneca datent des années 1956–1959 (Chafe 2002). Ils débouchent sur une thèse (1958, publiée en 1967) traitant de la morphologie du seneca, et sur divers articles. Chafe étudiera par la suite plusieurs autres langues amérindiennes (notamment
10 le caddo et l'onondaga). Nous reviendrons sur son activité d'amérindianiste.

Les dates ont ici leur importance. Chafe entrant sur la scène linguistique à une période charnière, il chevauche le structuralisme post-Bloomfieldien et l'avènement de la grammaire générative. L'évolution de ses idées témoigne de cette position historique, et de l'inflexion que la grammaire générative leur a
15 fait subir. Mais pour mieux situer l'homme dans son époque, il convient d'abord de s'intéresser au Chafe structuraliste.

1.1 L'étape structuraliste

Les premiers articles à vocation générale de Chafe sont marqués par la préoccupation de faire entrer la sémantique dans la linguistique. Son angle d'at-
20 taque est le morphème, plus exactement ce qu'on pourrait appeler le plan morphématique, dont la structure est envisagée comme la contrepartie sémantique de la structure phonologique. Autrement dit, les morphèmes sont structurés en composants "sémologiques" analogues aux traits phonologiques. Ces traits peuvent former des systèmes dont Chafe donne quelques illustrations, par
25 exemple le système des pronoms personnels en caddo et anglais.

Ce plan "sémantique" (1962) est renommé *semology* ensuite (1965), afin de souligner que ce niveau sémologique est le plan non de l'expérience humaine in toto mais de sa structuration linguistique. Ce faisant, Chafe fait résolument du morphème une unité de sens, ce qui le situe dans le sillage du
30 structuralisme post-bloomfieldien où le morphème est devenu une unité abstraite "représentée", selon le terme de Hockett, par une forme (voir Matthews 1993: 76, sur cette évolution du morphème). Il rejoint aussi Lamb (1964, 1966) dont la théorie stratificationnelle est soucieuse de distinguer les relations

1) Floyd Lounsbury est une figure importante de l'anthropologie et de la linguistique américaine. Ses travaux sur la morphologie verbale de l'oneida (Lounsbury 1953), en continuation de sa thèse, et sur les langues iroquoiennes en général sont fondamentaux (Chafe 2000). Ses essais de sémantique componentielle appliquée aux termes de parenté ont eu un retentissement certain, montrant qu'on pouvait s'élever en sémantique à un degré de rigueur qui paraissait réservé à la phonologie et à la morphologie (Lounsbury 1964). Même un syntacticien (à l'époque) comme Langacker en tiendra compte pour proposer une théorie alternative (Langacker 1969).

“sémémiques”, propres aux discriminations effectuées par une langue donnée, et l'espace indéfini du “sémantique”, en connexion directe avec l'expérience humaine. Une influence de Lamb sur Chafe, qui le connaissait personnellement, n'est d'ailleurs pas à exclure (Chafe 2002). Tous deux invoquent la distinction hjelmslevienne entre la substance du contenu et la forme du contenu, entendue comme la structuration du contenu par la langue (Chafe 1967b, Lamb 1964).

La notion de morphème va bientôt être éliminée et même vouée aux gémonies.² Une notion très importante pour Chafe, la forme idiomatique (*idiom*), nous permet de comprendre ce changement d'attitude.

Qu'est-ce qu'une forme idiomatique? C'est, nous dit Chafe, “an elemental semological unit that has a complex literal correlate” (1965: 35). A titre d'exemple, la forme idiomatique *casser sa pipe* (ou en anglais *kick the bucket*) est la forme complexe qui correspond à l'unité sémologique ‘mourir’. La définition suppose, soulignons-le, de considérer comme simples (*semological unit*) des contenus comme ‘mourir’, et repose sur une distinction du plan conceptuel et du plan sémologique. Quant au point de vue consistant à définir la forme idiomatique par la notion d'unité sémologique *élémentaire*, de sens *non compositionnel*, il pourrait trahir une influence de Hockett (1958). Assurément, la pléthore de formes idiomatiques dans les langues amérindiennes dont Chafe a eu à s'occuper a aussi joué son rôle, en attirant l'attention du linguiste sur ce phénomène.³

La forme idiomatique est l'image inversée du morphème: alors que le morphème, s'il est sémologiquement complexe, unit des “composants” élémentaires, une forme idiomatique, telle que la conçoit Chafe, est un composant sémologique dont la forme est éclatée.

La forme idiomatique fait partie de ces phénomènes qui illustrent le détour qu'opère une langue pour réaliser une unité sémologique. La métaphore en est un autre. Mais, nous explique Chafe, formes idiomatiques et métaphores imprègnent les langues (1965: 36). Cette imprégnation est, dans le cas de la forme idiomatique, d'autant plus forte que Chafe étend considérablement le champ de cette notion, surtout par la suite, quand il aura pris son virage génératif. Il analysera ainsi le progressif anglais en *be ...-ing* comme une forme

2) Les morphèmes, dira-t-il, sont d'*impossibles monstruosités* (1970b: 61).

3) Voici ce qu'il dit, entre autres passages, dans un entretien, probablement à propos de l'onondaga (1974b: 2): “it seemed that long words in this polysynthetic language contained items which represented semantic elements — you might have a word that consisted of eight morphemes, each of which seemed to have some kind of meaning — but there were also a lot of idiomatic expressions where morphemes were put together in an arbitrary way to reflect some unitary meaning which we would not anticipate from the meanings of the parts of the expression.”

idiomatique, générée à partir d'une unité sémologique profonde 'progressif' attachée au verbe (Chafe 1967b, 1968).

La forme idiomatique met en question la notion même de morphème, envisagée comme la possibilité de faire correspondre une unité sémologique à un segment de surface. D'une part, les langues ont toutes évolué, empruntant des formes à des unités sémologiques pour en signifier d'autres. D'autre part, selon Chafe, se focaliser sur les signifiants est fondamentalement erroné, pour la bonne raison que le langage est organisé en fonction du signifié. Que la sé-
 5 miose (l'expression du sens) soit l'angle selon lequel le langage doit être
 10 considéré, c'est ce que Chafe met en exergue dans son principe de direction-
 nalité :

There is, then, a kind of directionality in language which might be referred to as the DIRECTIONALITY OF WELL-FORMEDNESS. What this means is that the well-
 15 formedness of sentences is determined in one direction — from deep (or semantic)
 structure to surface structure to (eventually) phonetic structure — and not in the
 reverse direction. (Chafe 1971 : 7)

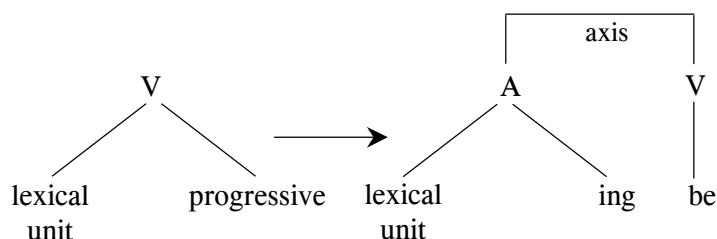
1.2 L'attraction du générativisme

La complexité de la morphologie, en particulier verbale, des langues polysyn-
 20 thétiques qui avaient retenu l'attention de Chafe aurait justifié à elle seule que
 la syntaxe restât pour lui une préoccupation secondaire. Toutefois, sous l'in-
 fluence du générativisme, il va développer un modèle génératif qu'il appli-
 quera conjointement à l'anglais et à une de ces langues polysynthétiques,
 l'onondaga. La même année 1970, il publie un ouvrage général, *Meaning and*
 25 *the Structure of Language*, dans lequel il présente sa théorie et l'applique prin-
 cipalement à l'anglais, et un ouvrage plus confidentiel, où le modèle sert cette
 fois à décrire l'onondaga (Chafe 1970a). Son attitude à l'égard de Chomsky est
 en fin de compte assez comparable à celle d'un McCawley (1976 : 6), qui
 louait Chomsky pour avoir ouvert la syntaxe au sémantique, mais s'engageait
 sur une voie dissidente.

Dès 1966, date à laquelle, selon ses dires (Chafe 1974b), il met au point
 30 une première version de *Meaning and the Structure of Language*, les fonde-
 ments du modèle sont en place. En vertu du principe de la directionnalité, donc
 de la centralité de la sémantique, Chafe met à la source des dérivations des
 structures "sémologiques profondes" (selon les termes employés dans Chafe
 35 1967b), c'est-à-dire des représentations "sémantiques" (selon, cette fois, la ter-
 minologie de Chafe 1970a/b) composées de traits linguistiquement pertinents et
 liant des "unités sémologiques" par diverses relations que Chafe appelle des
 "axes". Inspirés des tagmèmes de Bloomfield, les axes sont des constructions
 appariant une relation sémantique à une relation grammaticale. L'axe appelé
 40 *prédication* renvoie par exemple à la relation sémantique du sujet et du verbe,
 à la manière dont le tagmème bloomfieldien *actor-action* exprimait le contenu

de la relation *sujet-verbe*. L'axe *complémentation* renvoie à la relation sémantique du verbe à son objet, l'axe *attribution* à la relation de l'adjectif (épithète) au nom, etc. (Chafe 1967b).

Le traitement de la forme progressive permet d'illustrer l'étagement du système. Au niveau sémantique le plus profond, le verbe est une unité lexicale à laquelle est attachée une unité sémantique 'progressif', comme sur la figure ci-dessous à gauche de la flèche (Chafe 1967b : 76). La règle, obligatoire en l'occurrence, impose à cette forme idiomatique qu'est le progressif de se lexicaliser sur un axe non nommé ici, mais qui correspond à la relation copule-attribut. Autrement dit, le progressif emprunte à la relation copule-attribut sa forme profonde. Chafe dit que cette relation "littéralise" le progressif. Ce processus de littéralisation (*literalization*) n'est déjà plus du sémantique. Il appartient au mode de lexicalisation de la notion de progressif qu'on trouve dans la langue anglaise. Chafe dit qu'il relève du "post-sémantique" (*post-semantic*). C'est cette forme post-sémantique qui est préalable à la linéarisation débouchant sur la forme de surface.



Afin de comprendre comment Chafe traite la question de la génération et de la linéarisation, il convient maintenant de présenter plus en détail ce modèle, en commençant par le plan sémantique.

20 1.3 Caractéristiques du modèle

Le plan sémantique cumule plusieurs fonctions (Chafe 1970b). Il fournit un inventaire des classes lexicales délimitées par leur comportement distributionnel. Les verbes sont par exemple divisés en *state/action/process*, selon leur comportement distributionnel, par exemple selon qu'ils répondent ou non aux questions *what happened*, ou *what is happening?*, ou *what did X do?* etc. Au plan sémantique, les arguments sont définis par leur rôle, comme dans la grammaire des cas de Fillmore (1968), contemporaine du modèle de Chafe, et dont l'influence est revendiquée. Ainsi, états et procès régissent des patients, tandis que les actions régissent des agents, les actions-procès des agents et des patients (*Harriet_{ag} broke the vase_{pat}*), et d'autres types de procès ou états des expérienceurs etc.

Le plan sémantique contient en outre un ensemble de règles dérivationnelles (*wide* > *widen*), où les effets des règles sont décrits du point de vue des

changements de *sens* effectués. Par exemple, le *concept* d'un état à degrés comme *wide* peut être transformé en *concept* d'un procès inchoatif comme *widen* etc. (1970b: 139). Les types de compléments non-obligatoires d'un concept verbal sont énumérés via des "unités" (c'est-à-dire des traits) dérivationnelles. On passe ainsi de *Tom is sitting* à *Tom is sitting on the table* via une "unité dérivationnelle" (un trait changeant la valence) *locativizer* qui s'attache à 'sit'.

Ce plan est encore le niveau où Chafe traite de la polysémie "grammaticale", mesurée à l'aune des classes grammaticales en cooccurrence avec le polysème (s'agissant par ex. de l'alternance masse/comptable de 'bière' dans *de la bière / trois bières*, où 'bière' alterne avec un indéfini et un numéral; 1970b: 140–141).

Le contenu des inflexions (le présent, le passé, le progressif, mais aussi la définitude ou le nombre pour le nom) est intégré au plan sémantique, et du fait que ce contenu interagit avec les classes lexicales énumérées sur ce plan, Chafe formule des règles stipulant quelles inflexions sont compatibles avec quelles classes, et quelles interprétations résultent de l'emploi de telles inflexions avec telles classes. Par exemple, Chafe (1970b: 175–176) observe que la flexion progressive est incompatible avec les verbes d'états, qu'elle s'applique soit à des actions, soit à des verbes de procès, mais que dans ce dernier cas le procès ne peut être interprété comme répété ou constant ("générique"):

Etat: **He is knowing the truth.*

Action: *He is opening the door* (non générique), *He has been opening the door these days* (générique).

Procès: *The door is opening* (non générique).

La règle exprimant ces corrélations entre classes, inflexion et interprétation aura la forme suivante, où la flèche brisée indique l'optionalité et la double pointe qu'il s'agit d'une règle spécifiant sémantiquement un item, non d'une règle de réécriture:

V —>> progressive
— state

{ action
[— action]
[— generic] }

Enfin, certains faits qu'on serait tenté de qualifier de pragmatiques sont représentés au niveau sémantique. Par ex. dans *he cut the rope with a knife*, l'interprétation "perfective" ('il est parvenu à couper la corde avec un couteau') est glosée par une unité inflexionnelle 'successful'. De même, les faits intonatifs et relevant de l'illocution et de la structure informationnelle, c'est-à-dire de la ré-

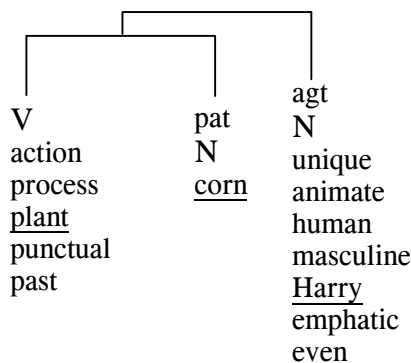
partition de l'information ancienne et de l'information nouvelle dans le message, sont codés au niveau sémantique. Il faut noter d'ailleurs que cet intérêt pour les phénomènes de mise en focus est une originalité de Chafe. Certes, d'autres linguistes de l'époque ne manquent pas de les aborder (par ex. Lakoff 1970 dans son traitement des adverbiaux) mais ils ne l'ont pas fait avec la constance de Chafe (1976, 1994).

En résumé, le plan sémantique est un niveau où sont inventoriées les classes lexicales, les dérivations, les inflexions, les interactions entre classes, dérivations et inflexions, et les effets interprétatifs qui en découlent. Enfin, les représentations sémantiques contiennent l'information relative à la force illocutoire et à la structure informationnelle de l'énoncé. La structure sémantique tout entière est indifférente à la linéarisation, et Chafe sépare nettement ce niveau des stades suivants, qui réordonnent la structure sémantique pour l'adapter à la grammaire de la langue considérée. Venons-en maintenant à ces stades ultérieurs.

Les règles qui permettent la génération des formes de surface à partir du plan sémantique opèrent d'abord une réorganisation de l'information sémantique en fonction de la grammaire d'une langue. Prenons par exemple le cas, très simple, de l'accord verbal. Stricto sensu, la pluralité sémantique concerne le nom, non le verbe. L'accord verbal, qui étend la pluralité du domaine nominal au verbe, ne relève donc pas du plan sémantique. Du point de vue technique, cette extension de la pluralité au verbe est simplement effectuée par la copie du trait (ou "unité inflexionnelle") 'pluriel' du nom sur le verbe. Comme cette règle de copie relève des conventions de l'anglais et n'a pas de motivation exclusivement sémantique, elle est un phénomène post-sémantique.

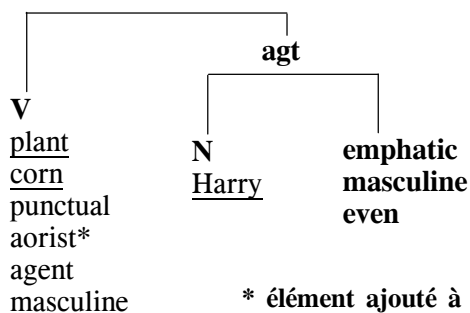
Les différentes étapes de linéarisation peuvent être illustrées par un exemple tiré de l'onondaga (Chafe 1970a : 69s).

Soit l'énoncé onondaga *haqhwa?shq? Harry wa?hanəhayəthwa?*, que Chafe traduit par 'even Harry planted corn' (1970b : 69). Cet énoncé a pour source la structure sémantique suivante :



Après application de diverses transformations, qui sont autant de processus grammaticaux propres à l'onondaga, cette structure donne lieu à la structure dérivée suivante, où ont été effectués, en particulier, l'indexation de l'agent sur le verbe, l'incorporation du patient au verbe et l'effacement des traits sémantiques de l'agent qui sont ici non-marqués :

5

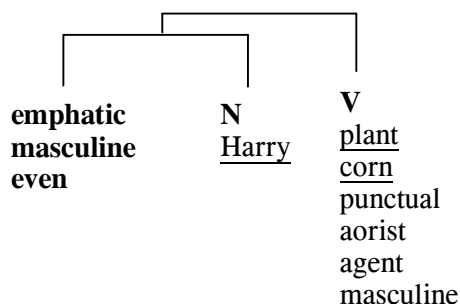


* élément ajouté à une forme ponctuelle quand celle-ci n'est ni au futur ni à l'impératif (Chafe 1970b: 37-38), et conventionnellement désignée comme *aoriste* (à la suite de Lounsbury 1953).

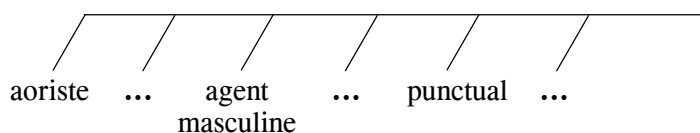
Dans cette structure, les traits restants ont été redistribués en fonction des loci où ils sont marqués en surface. Nous sommes donc bien à un stade post-sémantique.

Cette structure intermédiaire est à son tour linéarisée, de façon à se conformer à l'ordre grammatical :

10



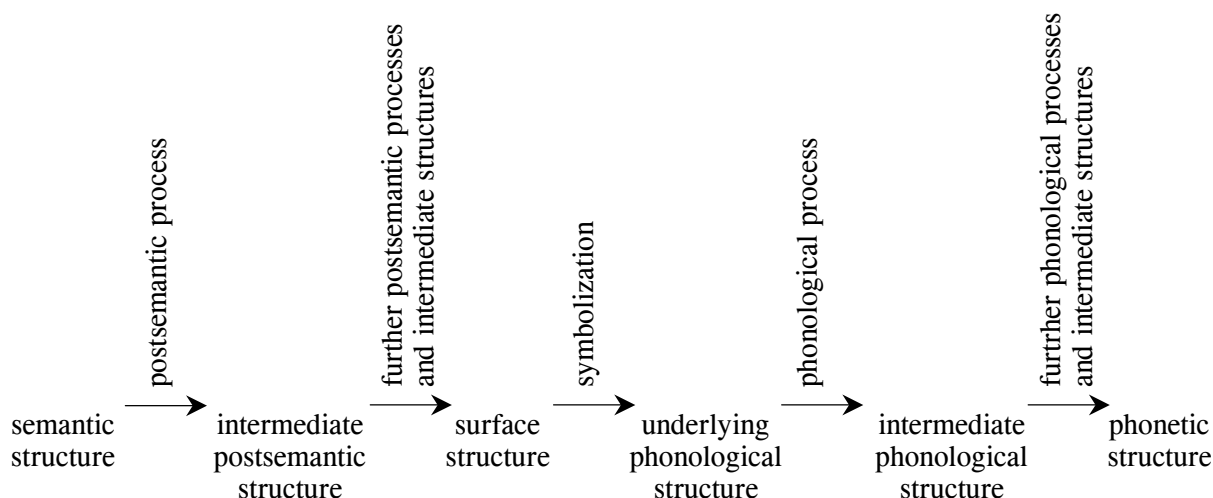
Enfin, les unités inflexionnelles du verbe sont assignées à leurs cases respectives sur la structure du verbe polysynthétique onondaga, simplifiée à l'extrême sur la figure suivante pour ne faire figurer que les unités pertinentes :



Nous sommes maintenant parvenus au stade où les unités peuvent être réalisées, c'est-à-dire recevoir leur expression formelle. En onondaga, ce stade de *symbolisation* prélude souvent à des processus phonologiques divers qui

15

altèrent la forme insérée en amont. Les étapes successives sont résumées sur le diagramme ci-après, emprunté à Chafe lui-même (1970b : 56) :



1.4 Le rapport de Chafe au générativisme

5 Le modèle de Chafe a des affinités avec des positions défendues à l'époque par les tenants de la sémantique générative (McCawley et Lakoff). Le titre que Chafe avait initialement donné à sa monographie sur l'onondaga était d'ailleurs, nous apprend-il (Chafe 2002), *A Generative Semantic Sketch of Onondaga*. Ce choix initial et le repentir qui l'a suivi sont tous deux significatifs, comme nous allons le voir.

10 L'affinité la plus évidente est que Chafe met à la source de ses dérivations des représentations sémantiques, et non syntaxiques. Pour Chafe, comme pour les adeptes de la sémantique générative, le chemin pris par la sémantique interprétative, c'est-à-dire l'hypothèse de structures profondes syntaxiques interprétables par un composant sémantique indépendant, est une impasse. A l'origine
15 de la sémantique interprétative se trouvait le principe de Katz/Postal, selon lequel les transformations n'altèrent pas la signification; les structures profondes devaient prendre en compte la signification, mais, conformément à l'esprit distributionnaliste de la grammaire générative, ces structures demeuraient constituées de marqueurs purement formels (Katz/Postal 1964). Chafe trouve
20 cette approche paradoxale :

The curious picture which emerged was one in which 'deep structures' were formulated without primary attention being given to semantic considerations, but in which at the same time these deep structures were hypothesized directly amenable to semantic consideration. (Chafe 1971 : 7)

25 Plus généralement, Chafe partage avec les défenseurs de la sémantique générative le souci d'expliquer la sémiose, c'est-à-dire la mise en signes de la

pensée par le biais de la “forme interne” de la langue, plutôt que les configurations et la distribution de signes.⁴

En outre, beaucoup des phénomènes qu’il traite sont aussi des cas d’école de la sémantique générative. La classification des verbes, par exemple, avait fait l’objet d’un des premiers textes de sémantique générative (Lakoff [1963] 1976). Comme en sémantique générative, l’étendue des phénomènes qu’il analyse est très large : nous l’avons vu, Chafe entend rendre compte non seulement des interactions sémantiques entre classes, inflexions et processus dérivationnels, mais aussi de phénomènes pragmatiques ou illocutoires.

10 Malgré ces affinités entre sa théorie et la sémantique générative, Chafe n’a pas pour autant adhéré à cette dernière. Il s’en explique dans le passage suivant :

15 My attempt to base grammar on semantics just happened to coincide with the rise of generative semantics, an offshoot of generative grammar, which I thought was right in associating deep structure with semantics but wrong in the way it conceived of semantics itself. To oversimplify the difference, whereas I thought that syntax should be more like semantics, the generative semanticists conceived of semantics as structured in a form still dictated by generative syntax. For a moment I thought I could join them, but I soon gave up when I heard about lexical decomposition and realized how beholden the generative semanticists still were to what I saw as a deficient view of language. (Chafe 2002:)

L’allusion à la sémantique lexicale renvoie dans ce passage à une des objections majeures de Chafe : les générativistes pensent que la synonymie est un phénomène généralisé, et fondent sur elle l’hypothèse de structures transformées l’une de l’autre. A cet égard, il est vraisemblable que pour Chafe, McCawley et Chomsky sont logés à la même enseigne. Contre Chomsky qui soutenait la synonymie des trois descriptions suivantes, et arguait qu’elles ne se différenciaient que formellement, Chafe (1971 : 17–25) a beau jeu de montrer que leur équivalence ne tient pas.

- a. John’s uncle.
- 30 b. The person who is the brother of John’s mother or father or the husband of the sister of John’s mother or father.
- c. The person who is the son of John’s grandparents or the husband of a daughter of John’s grandparents, but is not his father.⁵

4) Huck et Goldsmith ont bien caractérisé la situation : “... differences between the Generative Semantics program and the Interpretive Semantics program can profitably be viewed against the backdrop of a longstanding tension in modern linguistics between mediational and distributional orientations of grammar. A mediational orientation is one that sees grammar as linking inner thought and outer form and that takes the task of the linguist to be the discovery of the nature of that link. A distributional orientation sees grammar as determining the patterning of linguistic units and takes the task of the linguist to be the discovery of principles governing that patterning, both in individual languages and cross-linguistically ...” (Huck/Goldsmith 1998 : 345–346).

Chafe note qu'une des différences entre a et b réside dans le fait que *John's uncle* est ambigu car dépourvu d'article (il pourrait s'agir de *the uncle of John* ou de *an uncle of John*). Quant au sens de b, il est plus étroit que celui de a, dans la mesure où il exclut certaines situations (par ex. il exclut la situation où les interlocuteurs savent que l'oncle en question est le frère de la mère de John). Ajoutons qu'il n'y a pas non plus d'équivalence entre a et c : Chomsky a oublié les familles recomposées, puisqu'on peut appeler *oncle* le frère d'un fils qu'un des grands-parents a eus dans un autre mariage (sans parler du mariage homosexuel ; certes, nous sommes dans les années 70, mais le contre-exemple du mariage homosexuel montre tout de même le risque d'identifier un lexème à une définition valable en un temps donné).

La synonymie n'est pas le seul point d'achoppement. De son propre point de vue, Chafe a une autre bonne raison pour répudier les structures profondes de la grammaire générative : si de telles structures sont ce qu'interprète le composant sémantique, alors une forme idiomatique et sa contrepartie littérale (*casser sa pipe* pour 'mourir' ou pour 'briser son calumet personnel') ne peuvent avoir la même structure profonde (Chafe 1968 : 114). La sémantique générative n'est pas en meilleure position que la sémantique interprétative sur ce point. Faute de séparer le plan sémantique des processus post-sémantiques, elle ne peut pas davantage prendre en charge l'idiomaticité. Chafe reproche ainsi à la grammaire générative de ne pas savoir traiter les expressions idiomatiques et par là-même d'ignorer une vérité qu'elle a pourtant contribué à mettre en évidence, à savoir que les structures de surface n'expriment pas *directement* le contenu qu'elles véhiculent.

1.4 L'évolution ultérieure de Chafe

Au cours des années 70, Lakoff, Talmy et Chafe abandonnent progressivement l'ambition générative telle qu'elle prévalait à l'époque, c'est-à-dire le projet de formuler des procédures explicites qui permettent de dériver les formes de surface à partir de structures profondes. La défaite stratégique (plus institutionnelle que théorique, cf. Harris 1993, Huck/Goldsmith 1995) de la sémantique générative a certainement sa part de responsabilité.

Selon des modalités assez différentes et pour simplifier, nos linguistes se tournent vers une linguistique psychologue qui fait revivre des thèmes empiristes traditionnels (la primauté de l'expérience sensible) et se taille sur mesure une théorie des facultés et des opérations cognitives à l'œuvre dans le langage. Chafe ne fait pas exception. Il publie plusieurs articles où syntaxe, lexicalisation et intonation sont appréhendées d'un point de vue à la fois cognitif et com-

5) Ces exemples sont cités par Chafe d'après un manuscrit, mais ils ont été repris dans Chomsky (1972 : 85).

municatif (Chafe 1973, 1974a, 1976). Pronoms, articles, temps, adverbes, intonations sont ainsi analysés comme autant de marques indiquant le degré d'activation cognitive (en mémoire ou à la conscience) d'informations à transmettre. Par ce biais, Chafe remet à l'ordre du jour des questions relatives à la structure informationnelle, à la topicalité et même à l'organisation narrative, et redécouvre la réflexion sur le rapport entre sujet logique et sujet psychologique, sur le contraste et la topicalité (et en particulier Halliday, et l'école de Prague, en l'espèce Mathesius et Firbas). Chafe sera donc conduit à reposer le problème de la linéarisation sous cet angle de l'organisation de l'énoncé en fonction de ses contraintes cognitives et communicatives. Cet intérêt pour les aspects fonctionnels et communicatifs de la lexicalisation et de l'énonciation est d'ailleurs assez notable au sein de la linguistique cognitive.

Enfin, ajoutons que Chafe a eu une influence sur Langacker, qui a consacré à *Meaning and the Structure of Language* le plus long compte rendu qu'il ait jamais rédigé. A un certain moment de son évolution, Langacker a emprunté à Chafe sa classification des verbes. D'autres emprunts sont moins évidents, car non revendiqués. On peut citer la thèse que noms et verbes, en tant que catégories lexicales, ont une signification propre ; ou encore, la définition de l'article (Fortis 2010b).

Il est temps maintenant d'en venir au second personnage de nos vies parallèles, Leonard Talmy.

2. Leonard Talmy

Né en 1942, Talmy soutient sa thèse en 1972, à un moment où la grammaire générative est déjà hégémonique. Comme je l'ai mentionné dans l'introduction, à l'instar de Chafe, il a défendu des positions proches de la sémantique générative et s'en est écarté ensuite. Mais à la différence de Chafe, ses centres d'intérêt, et parfois ses analyses sont demeurés remarquablement constants. Plus que pour tout autre linguiste qui peut prétendre au titre de (co)fondateur de la linguistique cognitive, son œuvre résulte de la reprise et de la réélaboration de son travail de thèse. C'est donc par une présentation de celle-ci qu'il nous faut commencer.

2.1 La thèse de Talmy

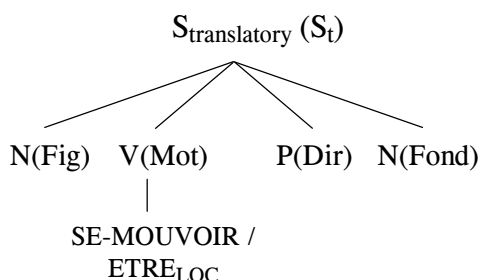
Comme Chafe, Talmy est confronté à une langue amérindienne polysynthétique à la morphologie riche, l'atsugewi (aujourd'hui éteinte). Sa priorité, en quoi il se distingue de Chafe, n'est cependant pas de décrire les classes lexicales, phénomènes dérivationnels et inflexionnels propres à la grammaire de cette langue. En somme, il ne cherche pas à donner les éléments raisonnés d'une grammaire de l'atsugewi. Pour Talmy, la priorité est d'identifier dans le

verbe quel morphème se rapporte à quel composant de l'événement. Le verbe atsugewi est en effet une séquence de morphèmes qui classifient ou indexent les arguments. Par ex.

w^oq^hputícta > ?-w-uh-qput-íct^{-a}

- 5 que Talmy glose comme 'infl-corps en chute libre-sale-liquide-infl', devra s'interpréter comme 'quelque chose de sale est tombé dans un liquide' (ce qui s'appliquera par exemple à de la cendre tombée dans de l'eau). L'élément porteur de l'action (le radical proprement "verbal") n'apparaît pas, les morphèmes classifient des actants, la relation spatiale n'est pas spécifiée, et des groupes
- 10 nominaux externes au verbe ne sont pas obligatoires. A l'évidence, pour Talmy comme pour Chafe, une grammaire transformationnelle est peu adaptée à la tâche et laisse échapper les faits les plus frappants, c'est-à-dire, entre autres, la richesse de la morphologie et la nature des informations que la langue choisit de lexicaliser.
- 15 Le point de vue de Talmy est d'emblée comparatif: il entend analyser de concert les procédés employés par l'anglais et l'atsugewi pour décrire un événement donné, et pour ce faire il a besoin d'un tertium comparationis. Talmy choisit de rapporter les deux langues à une même structure profonde universelle, qu'il semble toujours avoir considéré comme une sorte de point de jonction entre la structuration cognitive, anté-prédicative, de l'événement, et son
- 20 expression linguistique.

- En tant qu'elle est appliquée au traitement des situations de déplacement (*translatory situations*), cette structure profonde a quatre composants auxquels sont associés des rôles et des catégories lexicales. La *figure*, définie comme
- 25 l'objet situé par rapport à un autre objet (le *fond*) est un nom profond, comme le fond lui-même, le composant moteur est un verbe profond (soit SE MOUVOIR, soit ETRE au sens locatif), le "directionnel" est une préposition profonde. En outre, et nous reviendrons sur ce point, la figure est aussi caractérisée comme ce dont la relation à l'entité fond est en question dans l'énoncé, et
- 30 donc comme l'entité qui a le rôle de thème.

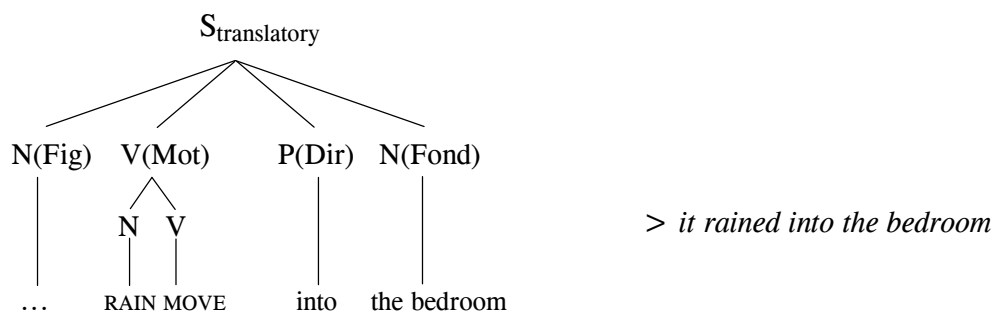


COMPOSANTS :

Fig : Figure (*Figure*)
 Mot : Comp. Moteur (*Motive*)
 Dir : Directionnel (*Directional*)
 Fond (*Ground*)

La structure profonde universelle (Talmy 1972: 13)

L'arbre qui suit montre un exemple d'adjonction de la figure (la pluie comme entité) au composant moteur. Ces deux composants fusionnent (*conflation*) pour donner le verbe *rain*. L'adjonction laisse derrière elle l'explétif *it*.



Un exemple d'adjonction dans une dérivation (Talmy 1972: 24)

- 5 Diverses sortes d'adjonctions sont possibles, selon que la détermination qui vient fusionner avec le composant moteur est une figure, un directionnel (SE MOUVOIR + DANS: 'entrer') etc. Talmy pose aussi l'existence de déterminations "adverbiales" qui viennent de l'extérieur fusionner avec le composant
- 10 à SE MOUVOIR, pour donner le verbe *to float*.

15 Talmy observe que certaines langues fusionnent de préférence une détermination de manière dans le composant moteur (comme l'anglais), d'autres, comme l'espagnol, préférant fusionner le directionnel (par ex. *entrar*). L'atsugewi est remarquable en ce qu'il privilégierait la fusion avec une détermination de la figure, stratégie qu'on rencontre épisodiquement en anglais et qu'illustre la dérivation de *it rained*.

2.2 Remarques sur l'approche de Talmy

20 La théorie de Talmy est à l'évidence proche de la sémantique générative, puisqu'elle engendre à partir d'une structure profonde sémantique, par adjonction, fusions, diverses transformations et processus phonologiques une structure de surface. L'adjonction et la fusion sont manifestement apparentées à l'opération de montée du prédicat, introduite en sémantique générative par McCawley (1968). La structure est ordonnée, de sorte que la linéarisation peut se produire, dirait-on, subrepticement, et n'est pas expressément confiée à des règles

25 post-sémantiques, comme chez Chafe.

Malgré ces points communs avec la sémantique générative, Talmy s'en écarte notablement. Dans la sémantique générative classique, telle que la pratiquaient Lakoff, McCawley ou Langacker, les arbres de dérivation étaient construits syntaxiquement et les parties du discours réduites à Phrase, Verbe et

Nom. L'hypothèse que soumet Talmy d'un patron fixe, associant une partie du discours à une notion sémantique, est inédite. Surtout, cette structure est hybride : elle tient à la fois de la structuration perceptive et de l'articulation linguistique. Du point de vue de la structuration perceptive, figure et fond forment une dualité et (disait son inventeur Rubin 1921) le fond est de l'ordre de la *substance* (*Stoff*), ce n'est pas une entité individuelle. Or, la structure profonde de Talmy est quaternaire, et le fond y est une entité. Les primitives SE MOUVOIR et DIRECTIONNEL sont là pour rendre compte de la présence et de la localisation du composant processif (du "verbe") et des modes de lexicalisation des relations (par excellence, des relations spatiales).

Il faut noter que Talmy n'est pas le premier à importer les notions de figure et fond dans l'analyse linguistique. Sa définition du sujet par l'*aboutness* (c'est-à-dire du sujet comme ce dont la localisation est en question), qu'il conjugue à une asymétrie perceptive ou cognitive, reconduit la question, débattue par Wundt, d'un alignement possible entre sujet logique et sujet psychologique au sens de représentation qui incline l'attention. L'idée que le sujet grammatical est cette partie de l'énoncé qui est focalisée se trouve aussi chez Bloomfield, à l'époque où il était influencé par Wundt (Bloomfield 1914 : 60, Wundt 1912; voir Percival 1976, Seuren 1998). Toutefois, le rapprochement qu'opère Talmy entre l'idée traditionnelle d'*aboutness* et les notions de figure et fond me paraît nouvelle. Certes, Whorf avait déjà fait usage de ces notions en linguistique, à propos du mot polysynthétique shawnee, qu'il décomposait en une suite de morphèmes ordonnés selon leur qualité figurale. Voici les arguments qu'il avançait pour justifier cet emprunt de notions gestaltistes :

Pour comparer les manières qu'ont différentes langues de "découper" différemment la même situation ou expérience, il est souhaitable de pouvoir analyser ou "découper" d'abord l'expérience indépendamment de toute langue particulière ou famille linguistique, de façon que ce découpage soit le même pour tous les observateurs. (...) Il y a une chose sur laquelle s'accorderont tous les observateurs du phénomène 'garçon qui court' (...) c'est qu'on peut le diviser en parties — et qu'ils aboutiront tous à la même division. Ils diviseront tous le phénomène en (1) une figure ou silhouette plus ou moins en mouvement (le garçon) et (2) une sorte d'arrière-plan ou champ contre lequel ou dans lequel la figure est vue.

(Whorf 1956 : 162–163)

Il est vraisemblable que les motivations de Talmy sont les mêmes que celles de Whorf : la décomposition de l'événement qu'il postule être une structure universelle lui sert de tertium comparationis. Mais, comme nous l'avons vu, il conjugue cette décomposition quasi-perceptive à la thèse, renouvelée, d'une identité entre sujet grammatical et sujet psychologique.

Le modèle a une autre caractéristique importante : il est d'orientation localiste. En effet, Talmy étend l'application de sa structure profonde à des relations non-spatiales, en particulier à la relation de causalité. Dans une relation

causale, l'événement (causé ou causant)⁶ est la figure, le composant moteur est la notion de cause, le directionnel exprime la direction de la causalité, et le fond est l'autre événement. L'extension de la structure F–M–D–G à des relations non-spatiales est notée φ – ρ – δ – γ (pour Figurid–Relator–Director–Groundid).

L'exemple qui suit montre comment Talmy décompose un événement causal au moyen de la structure profonde F–M–D–G et de son extension φ – ρ – δ – γ :

Soient les phrases *the soot fell into the creek from the wind blowing on it*, *the soot blew into the creek from the wind*. Elles sont décomposables en :

[the soot_F fell_{FM} into_D the creek_G] _{φ} [followed] _{ρ} [from] _{δ} [the wind blowing on it] _{γ}

Diverses fusions et réorganisations (par ex. de *fell* et d'un FOLLOWED profond pour la première phrase, et de la manière BLOW avec FOLLOWED dans la seconde) permettent de dériver les énoncés de surface (1972 : 86–94 ; 1976).⁷

Talmy revendique son localisme, quoiqu'il n'emploie pas le terme, quand il avance que "l'esprit humain semble spécifier les situations qui renvoient à des états et des changements d'état par le moyen de structures homologues aux structures articulant le mouvement" (1975b : 234).

D'où vient ce localisme ? Du fait que sa thèse est dépourvue de références à d'autres travaux, il est difficile de savoir si Talmy a redécouvert le localisme par ses propres moyens ou a subi une quelconque influence. On pourra néanmoins se demander s'il ne connaissait pas Gruber (1965) qui identifiait les rôles thématiques régis par les verbes à des sortes de cas locaux dont il étendait la portée au-delà des verbes à contenu spatial. Jackendoff, qui ne connaissait apparemment l'histoire du localisme que de seconde main par Anderson (1971), voit en Gruber le père de la première théorie localiste élaborée (1983 : 188). Il s'en inspirera d'ailleurs largement dans la formulation de sa propre théorie localiste des rôles thématiques. Des rapprochements troublants pourraient également être faits entre Gruber et Talmy. En tout état de cause, ni Talmy ni Jackendoff ne se réclament de la nouvelle théorie localiste des cas proposée par Anderson (1971).⁸

⁶) Par défaut, c'est l'événement causé qui est la figure, pour des raisons qui ne nous retiendront pas ici mais qui sont exposées dans Talmy (1976).

⁷) Le lecteur aura remarqué que Talmy n'emploie pas ici une primitive sémantique CAUSE. Pour diverses raisons, Talmy considère que l'événement causé doit avoir le statut d'événement principal et doit être en première position (Talmy 1976). Les formes de surface qui ne respectent pas cet ordre canonique sont issues de processus de réorganisation de structures profondes qui, elles, s'y conforment. Ces réorganisations peuvent avoir des motivations fonctionnelles (par ex. focaliser sur un aspect de l'événement causant).

⁸) Sur l'histoire du localisme, voir Fortis (*à par.*).

En résumé, chez Talmy, la linéarisation procède à partir d'une structure ordonnée mi-perceptive mi-linguistique qui décompose l'événement en prenant pour modèle les situations spatiales. La décomposition initiale subit adjonctions, fusions et réorganisations, selon des processus qui mêlent montée du prédicat et insertion lexicale. Dans le processus de linéarisation, ce sont ces opérations sémantiques de lexicalisation de "concepts" qui intéressent Talmy au premier chef.

2.3 L'asymétrie figure/fond et la linéarisation

Nous avons vu que Talmy définissait la figure à la fois comme l'entité située (y compris dans un espace "abstrait") et comme thème de l'énoncé. Cette définition de la figure exerce une contrainte sur la linéarisation de l'énoncé. Talmy considère en effet que le thème prend normalement le rôle grammatical de sujet.

Que la figure assume de préférence le rôle grammatical de sujet peut être mis en lumière dans les questions. En effet, lorsqu'on interroge sur la localisation d'une figure, la figure prend normalement la fonction de sujet dans la réponse (Talmy 1975a) :

- (1) — *Where is the light?*
— *The light is next to the chair.* (et non **The chair is next to the light*, sauf en cas d'intonation spéciale *the CHAIR is next to it*).

A cette asymétrie "pragmatique" entre figure et fond s'ajoute une asymétrie que j'appellerais volontiers "extralinguistique", et qui tient aux propriétés des référents. Du fait que dans une situation spatiale l'entité à repérer est généralement plus petite, plus mobile, moins visible, moins permanente etc. que l'entité qui sert à la repérer (le fond), le référent du sujet sera normalement l'entité la plus petite, mobile etc. (Talmy 2000 [1978]). La phrase (3), ceteris paribus, correspond à la situation la plus attendue :

- (2) *The bike is near the house.*
(3) ? *The house is near the bike.*

Cette asymétrie extralinguistique ne disparaît pas, même lorsque les entités en relation sont toutes deux en fonction de sujet (Talmy 1983 : 232) :

- (4) *The bike and the house are near each other.*

La phrase (4) demeure bizarre, sans doute parce que les entités 'bike' et 'house' appellent une construction où *bike* serait sujet et où *house* serait régi par un relateur.

Les cas où la figure d'une relation n'est pas le sujet grammatical ne s'expliquent, selon Talmy, que par le manque d'une construction appropriée. Par

exemple, dans (5), la réponse fait apparaître en sujet non la figure mais le fond parce que l'anglais n'a pas de construction 'F is at G' où G est un être animé (Talmy 1975a: 420–421):

- 5 (5) — *Where's the pen?*
— *John has the pen.*

Après Talmy, la recherche typologique sur l'expression de l'espace a montré que l'usage des constructions locatives du type 'Figure est REL Fond' (où REL est relateur) était soumis à des conditions plus ou moins astreignantes selon les langues, et qu'en particulier les situations comportant un fond animé tendaient à inhiber l'emploi de telles constructions (Levinson/Wilkins 2006). Le fait d'identifier de telles tendances encourage fortement à chercher une explication allant au-delà de celle proposée par Talmy, qui ne fait que constater l'existence ou l'absence de telle construction dans telle ou telle langue. En outre, l'association entre figure et sujet se trouve relativisée à des types de situation, qu'on peut distinguer, en première approximation, par leur caractère plus ou moins proprement spatial.

Fidèle à son localisme, Talmy entend montrer que l'asymétrie figure/fond a sa contrepartie dans le domaine temporel. De fait, constate-t-il, le constituant introduit par un relateur temporel renvoie à l'événement localisateur, et on n'observe pas de conjonction qui exprimerait la relation temporelle inverse, où l'événement localisé serait le constituant introduit. Par exemple, remarque-t-il, on n'a pas de conjonction *while*⁻¹ telle que *he slept while*⁻¹ *he dreamt* serait équivalent à *he dreamt while he slept* (Talmy 1975a). L'asymétrie thématique et extralinguistique exerce donc aussi une contrainte, mais de façon transposée, sur l'expression des relations dans le domaine temporel.⁹

En conclusion, l'asymétrie figure/fond tendant à se projeter sur certains rôles grammaticaux, elle contraint la linéarisation de la structure profonde.

2.4 Evolution ultérieure de Talmy

Comme je l'ai déjà mentionné, les préoccupations de Talmy sont demeurées remarquablement constantes au fil des années. Son évolution est faite de reprises, de réécritures, de gauchissements, mais on n'y décèle aucune rupture nette. La seule étape marquante est, comme pour Chafe, l'abandon des dérivations. Les primitives sémantiques de la période initiale vont cependant perdurer, et la structure profonde de départ se prolonger sous une autre forme

^{9while⁻¹. Autrement dit, fusion et asymétrie figure/fond sont à un certain moment entrées en conflit. L'asymétrie a prévalu, semble-t-il, d'autant que Talmy a par la suite abandonné les dérivations.}

(celle de l'événement *cadrant*, ou *framing event*, dans Talmy 1991). Surtout, la question des modes de conceptualisation sous-jacents à la représentation linguistique des situations causatives et spatiales devient centrale. Cette évolution était d'ailleurs en germe à une date précoce.

5 Alors que Chafe maintenait une distinction entre le "conceptuel" et le sémantique, Talmy tendait à l'abolir, pour la raison qu'il partait d'une décomposition des situations à exprimer, et ne se limitait pas à ces aspects des situations qui ont une pertinence linguistique, que cette pertinence soit reflétée formellement (par des marques spéciales) ou distributionnellement. Un exemple permettra d'apprécier ce point.

10 Dans les phrases suivantes, Talmy considère que *roll* renvoie à deux types de situation : dans l'un, une force externe surmonte la tendance au repos de la balle, alors que dans l'autre une force externe ne permet pas de s'opposer à la tendance au mouvement de la balle (Talmy 1976 : 61–62).

15 (6) *The ball continued to roll along the green from the wind blowing on it.*

(7) *The ball continued to roll along the green (down the slope) despite the tall grass hindering it.*

20 Nous sommes ici face à un dilemme : d'un côté, c'est la situation totale qui doit être représentée en structure profonde ; de l'autre, 'tendance au mouvement' et 'tendance au repos' n'ont pas d'expression linguistique claire mais sont plutôt des notions relevant d'une physique naïve. Bref, Talmy nous conduit en direction d'une théorie naïve de la représentation de la causalité, qu'il mettra effectivement en œuvre dans son article de 1988 sur la dynamique des forces.

25 Il en va de même pour la décomposition sémantique des relations spatiales. Alors que Talmy (1972) paraphrasait ces relations, en structure profonde, au moyen de primitives sémantiques (POINT, LIGNE, INTERIEUR ...), il va ensuite élargir l'analyse jusqu'à fournir une classification des systèmes de coordonnées employés pour le repérage dans l'espace (Talmy 1983). Bref, qu'il s'agisse de causalité ou d'appréhension des relations spatiales, il s'agira de décrire des systèmes cognitifs en prenant appui sur des données linguistiques.

30 Progressivement va émerger une approche qu'on pourrait qualifier de *phénoménologique*, où l'analyse linguistique est subordonnée à la description des modes d'appréhension du réel qui forment la charpente du langage, et sous-tendent les formes d'expression transposées ou alternatives. Pour rendre compte, par exemple, du fait que la langue puisse décrire une scène statique en termes dynamiques (*that mountain range goes from Canada to Mexico*), Talmy invoquera la notion de *ception* (de perception conceptualisante, si on veut), faculté d'animer dynamiquement le perçu, de le voir comme dynamique (Talmy 40 1996a). De même, les expressions alternatives d'une même relation temporelle

(*I shopped at the store before I went home ; After I shopped at the store, I went home ; I went home but first I shopped at the store etc.*) seront analysées en termes de mise en perspective et de point de visée sur une situation, selon le même genre de modalité “ceptive” (Talmy 1988a). La question de la mise en relief d’informations différentes selon que l’on est en anglais ou en atsugewi conduira Talmy à une réflexion plus générale sur les procédés permettant de focaliser l’attention sur des composants sémantiques, ou au contraire de mettre ces composants en arrière-plan (1996b). Sur ce point, son approche cognitive et fonctionnelle à la fois le rapproche de Chafe.

En résumé, l’évolution ultérieure de Talmy se caractérise par une attention croissante portée aux modes de conceptualisation du réel, le plus souvent décrits comme une appréhension visuelle transposée. Son influence sur la linguistique cognitive a été profonde. Il est possible que Langacker lui ait emprunté l’idée de l’importance des notions de figure et de fond pour l’analyse sémantique et grammaticale (Fortis 2010b). Ses recherches sur l’espace anticipent la floraison des travaux sur les cadres de référence, et ses propositions en matière de typologie des modes de lexicalisation du déplacement et du changement d’état ont fixé le cadre de la discussion actuelle, et même inspiré des études en psycholinguistique (Fortis/Fagard 2010).

Conclusion

Pour clore ces vies parallèles, il semble à propos de mettre côte à côte nos deux protagonistes et de revenir une dernière fois sur ce qu’ils partagent et ce qui les distingue. J’ai déjà mentionné certaines lignes de convergence : l’approche générative, les structures profondes sémantiques, les langues polysynthétiques, le renoncement au générativisme.

Un autre point commun pourrait être mis en exergue : Chafe et Talmy pensent que leurs langues de spécialité et l’anglais sont, à un niveau de comparaison approprié, semblables. Les citations qui suivent en font foi. Ainsi, Chafe affirme que

... the *semantic* structure of Onondaga differs from that of English in relatively trivial ways, and that the striking differences between the two languages arise largely as the result of postsemantic processes, which lead to markedly different surface structures. (Chafe 1970a: 268)

Selon Talmy, l’événement cadrant (voir la section 2.4) est une catégorie linguistique

that is quite likely universal across languages, that at least in part corresponds to the structuring in other cognitive systems such as visual perception, and that may well be innately determined. (Talmy 1996b: 260)

On ne peut s'empêcher de rapporter ces thèses universalistes, étonnantes si on songe à la période précédente, à la montée de l'universalisme, promu par Chomsky en linguistique, mais qui a eu d'autres prolongements ailleurs (Fortis 2010a). Enfin, nos deux auteurs vont invoquer des facultés psychologiques pour rendre compte de phénomènes linguistiques : mémoire et conscience chez Chafe, mise en relief gestaltiste, attention, visée, animation dynamique et conceptuelle du perçu chez Talmy.

Malgré ces points communs, les divergences sont réelles : si Chafe distingue le "sémologique" (pour reprendre son ancien terme) du "conceptuel" ou "expérientiel", Talmy tend à abolir cette différence. Initialement, Chafe a pour projet une théorie grammaticale apte à décrire les régularités formelles en termes sémantiques, et s'intéresse donc aux processus dérivationnels et inflexionnels. Il accorde aussi une place aux processus phonologiques. Chez Talmy, ces aspects sont minorés, au profit de la décomposition sémantique, de l'analyse de la répartition de l'information et de son organisation dans l'énoncé. La pratique de la décomposition implique d'accepter l'existence de la synonymie, alors que Chafe a, à l'égard de la synonymie, une attitude constamment sceptique. En outre, bien que nos deux auteurs, sous l'influence du générativisme, s'efforcent l'un et l'autre de décrire la linéarisation des structures sémantiques profondes, les préoccupations qui les guident dans cette tâche sont différentes. Talmy s'intéresse essentiellement aux recompositions des éléments sémantiques profonds en fonction de contraintes qui sont soit universelles, soit spécifiques à certaines langues. En revanche, Chafe accorde beaucoup plus d'attention à cet éclatement des unités sémantiques qui caractérise l'idiomaticité, et aborde la linéarité de l'énoncé sous l'angle de la structure informationnelle et de la hiérarchisation de l'information (d'où découle son intérêt pour l'école de Prague ou les phénomènes intonatifs). Autre différence entre nos auteurs, la notion de sujet prônée par Talmy est rudimentaire si on la compare aux multiples aspects que Chafe attache à cette notion, et qui prennent en compte bien davantage la dimension pragmatique et communicative (Chafe 1976). Nous avons vu aussi que la notion de figure constituait chez Talmy une contrainte sur la linéarisation, contrainte qui s'exerçait dès la structure profonde, alors que Chafe séparait nettement le plan sémantique (celui des rôles actanciels) du plan des relations grammaticales. Enfin, la structure profonde de Talmy, comme nous l'avons noté (section 2.2), transmet subrepticement son ordre linéaire aux structures de surface. Des règles explicites n'entrent en œuvre qu'en cas de modification de cet ordre.

Ces vies parallèles auront montré que l'hégémonie d'un modèle théorique (celui de la grammaire générative) n'implique pas que ceux qui l'adoptent partagent la même vision de ce modèle, ni même la même conception des buts de la linguistique. Situés au point de basculement entre la grammaire distributionnelle et générative, d'une part, et une linguistique psychologue qui va

venir la contester, les modèles de Chafe et Talmy reflètent cette forme de mal-entendu.

Jean-Michel Fortis

----- [Adresse]
----- [Adresse]
----- [Adresse]
----- [Adresse] Ort
eMail : -----

Références

Anderson, John

- 5 1971 *The grammar of case: Towards a localistic theory*. London: Cambridge University Press.

Bloomfield, Leonard

1914 *An introduction to the study of language*. New York: Henry Holt.

Chafe, Wallace L.

- 10 1962 “Phonetics, semantics, and language”. *Language*. 38,4: 335–344.
1965 “Meaning in language”. *American Anthropologist*. 67,5 : 23–36.
1967a *Seneca Morphology and Dictionary*. Washington: Smithsonian Institution (Smithsonian Contributions to Anthropology. 4.).
1967b “Language as symbolization”. *Language*. 43,1: 57–91.
15 1968 “Idiomatycity as an Anomaly in the Chomskyan Paradigm”. *Foundations of Language*. 4: 109–127.
1970a *A semantically based sketch of Onondaga*. Baltimore: Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics.
1970b *Meaning and the structure of language*. Chicago: University of Chicago Press.
20 1971 “Directionality and paraphrase”. *Language*. 47,1: 1–26.
1973 “Language and Memory”. *Language*. 49,2: 261–281.
1974a “Language and consciousness”. *Language*. 50,1: 111–133.

- 1974b "Interview". *Discussing language*. Edité par Herman Parret. The Hague: Mouton, 1–25.
- 1976 "Givenness, contrastiveness, definiteness, subjects, topics, and point of view". *Subject and topic*. Edité par Charles Li. New York: Academic Press, 25–55.
- 5 1994 *Discourse, consciousness and time: The flow and displacement of conscious experience in speaking and writing*. Chicago: The University of Chicago Press.
- 2000 "Floyd Glenn Lounsbury". *Proceedings of the American Philosophical Society*. 144,2: 225–9.
- 10 2002 "Searching for meaning in language: a memoir". *Historiographia Linguistica*. 29: 245–261.
- Chomsky, Noam
- 1972 *Studies on semantics in generative grammar*. The Hague: Mouton.
- Fillmore, Charles J.
- 1968 "The case for case". *Universals in Linguistic Theory*. Edité par Emmon Bach, Robert Thomas Harms. New York: Holt, Rinehart & Winston, 1–88.
- 15
- Fortis, Jean-Michel
- 2010a "De l'hypothèse de Sapir-Whorf au prototype: sources et genèse de la théorie d'Eleanor Rosch". *Corela*. 8,2 (2010).
<<http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1243>>.
- 20 2010b "De la grammaire générative à la Grammaire Cognitive: Origines et formation de la théorie de Ronald Langacker". *Histoire Épistémologie Langage*. 32,2: 109–149.
- à par. "Localisme et théorie des cas".
- Fortis, Jean Michel / Fagard, Benjamin
- 25 2010c "Space in language". Leipzig Summer School on Linguistic Typology.
<<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/jmfortis.htm>>.
- Gruber, Jeffrey S.
- 1965 *Studies in lexical semantics*. MIT Working Papers in Linguistics.
- Harris, Randy Allen
- 30 1993 *The linguistic wars*, Oxford: Oxford University Press.
- Hockett, Charles
- 1958 *A course in modern linguistics*. New York: The Macmillan Company.
- Huck, Geoffrey J. / Goldsmith, John A.
- 35 1995 *Ideology and linguistic theory: Noam Chomsky and the deep structure debate*, London: Routledge.
- 1998 "On Comparing Linguistic Theories". *Historiographia Linguistica*. 25,3: 345–372.

- Jackendoff, Ray
1983 *Semantics and cognition*, Cambridge, Mass. : M.I.T. Press.
- Katz, Jerrold J. / Postal, Paul M.
1964 *An integrated theory of linguistic descriptions*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- 5 Lakoff, George
1970 *Irregularity in syntax*, New York, Holt Rinehart & Winston [1^{ère} publication en 1965, sous le titre *On the nature of syntactic irregularity*, National Science Foundation Report, dissertation, Indiana University].
1976 “Toward generative semantics”[1963]. *Notes from the linguistic underground. Syntax and semantics*. Edité par James McCawley. New York: Academic Press, 43–63.
- 10 Lamb, Sydney M.
1964 “The sememic approach to structural semantics”. *American Anthropologist*. 66,3/2: 57–78).
15 1966 *Outline of stratificational grammar*. Washington: Georgetown University Press.
- Langacker, Ronald W.
1969 “Mirror image rules II: Lexicon and Phonology”. *Language*. 45,4: 844–862.
- Levinson, Stephen C. / Wilkins, David
2006 *Grammars of space: Explorations in cognitive diversity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- 20 Lounsbury, Floyd G.
1953 *Oneida verb morphology*. New Haven, Conn. : Yale University Press.
- Lounsbury, Floyd G.
1964 “A formal account of the Crow- and Omaha-type kinship terminologies”. *Explorations in cultural anthropology*. Edité par Ward H. Goodenough. New York: McGraw-Hill, 351–393.
- 25 Matthews, Peter H.
1993 *Grammatical theory in the United States from Bloomfield to Chomsky*. Cambridge: Cambridge University Press.
- 30 McCawley, James
1968 “Lexical insertion in a transformational grammar without deep structure”. *Papers from the Fourth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 71–80.
1976 *Notes from the linguistic underground. Syntax and semantics*. New York: Academic Press.
- 35 Percival, W. Keith
1976 “On the historical source of the immediate-constituent analysis”. *Notes from the linguistic underground. Syntax and semantics*. Vol. 7. Edité par James D. McCawley. New York: Academic Press, 229–242.

Rubin, Edgar

1921 *Visuell wahrgenommene Figuren*. København, Christiana, Berlin, London: Gyldendalske Boghandel.

Seuren, Pieter

5 1998 *Western linguistics: An historical introduction*. Malden: Blackwell Publishing.

Talmy, Leonard

1972 *Semantic structures in English and Atsugewi*. Berkeley, University of California.

10 1975a "Figure and ground in complex sentences". *Proceedings of the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*. Edité par Cathy Cogan et al., Berkeley: Berkeley Linguistics Society, 419–430. [repris et modifié sous le titre: "Figure and ground in language". *Talmy* (2000,I: 311–344).].

1975b "Semantics and syntax of motion". *Syntax and semantics*. Vol. 4. Edité par John P. Kimball. New York: Academic Press, 181–238.

15 1976 "Semantic causative types". *Syntax and semantics*. Vol. 6. *The grammar of causative constructions*. Edité par Masayoshi Shibatani. New York: Academic Press, 43–116.

1978 "Figure and Ground in complex sentences". *Universals of human language*. Vol. 4: *Syntax*. Edité par Joseph H. Greenberg. Stanford: Stanford University Press, 625–649.

20 1983 "How language structures space". *Spatial Orientation: Theory, Research and Application*. Edité par H. Pick, L. Acredolo. New York: Plenum Press, 225–282. [repris dans Talmy (2000,I: 177–254).].

25 1985 "Lexicalization patterns: Semantic structure in lexical form". *Language typology and syntactic description*. Vol. 3. Edité par T. Shopen. Cambridge: Cambridge University Press, 57–149. [repris et modifié dans Talmy (2000,II: 21–146).].

1988a "The relation of grammar to cognition". *Topics in Cognitive Linguistics*. Edité par B. Rudzka-Ostyn. Amsterdam: John Benjamins, 165–205. [repris et modifié dans Talmy (2000,I: 21–96).].

30 1988b "Force dynamics in language and cognition". *Cognitive Science*. 12: 49–100. [repris et modifié dans Talmy (2000,I: 409–470).].

1991 "Path to realization: a typology of event conflation". *Proceedings of the Berkeley Linguistics Society*. 17: 480–520. [repris et modifié sous le titre: "A typology of event integration". *Talmy* (2000,II: 213–287).].

35 1996a "Fictive motion in language and 'ception'". *Language and space*. Edité par P. Bloom et al. Cambridge, Mass.: MIT Press, 211–276.

1996b "The windowing of attention in language". *Grammatical constructions: Their form and meaning*. Edité par Masayoshi Shibatani / Sandra Thompson. Oxford: Oxford University Press, 235–287.

40 2000 *Toward a Cognitive Semantics*, 2 vol. Cambridge, Mass.: M.I.T. Press.

Whorf, Benjamin Lee

- 1956 “Gestalt Technique of Stem Composition in Shawnee”[1939]. *Shawnee Stems and the Jacob P. Dunn Miami Dictionary*. Edité par C.F. Voegelin. Indianapolis: Indiana Historical Society [repris dans Whorf, B., 1956, *Language, Thought, and Reality*, 160–172].

5

Wundt, Wilhelm

- 1912 *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*. 2. Bd, 2. Teil. Leipzig: Verlag von Wilhelm Engelmann.